

Deux auteurs pour une œuvre

I. Pascal Quignard

1. Biographie : un homme en recherche

a. Une double ascendance

Pascal Quignard est né le 23 avril 1948, à Verneuil-sur-Avre, en Normandie; il est le troisième enfant d'une famille qui en comptera quatre. S'il ne parle guère de cette fratrie, il aime en revanche rappeler, tant dans ses œuvres que dans les entretiens qu'il accorde, la double tradition familiale dont il hérite. Ainsi déclare-t-il dans *Vie secrète* (p. 16) :

« La famille de ma mère était composée de grammairiens, comme la famille de mon père comptait, sur cinq générations, une soixantaine de musiciens. »

Son père, professeur de lettres classiques, puis proviseur, descend en effet d'une longue lignée de musiciens, plus particulièrement d'organistes, qui ont exercé leur talent, trois siècles durant, en Allemagne, dans le Wurtemberg¹, mais aussi en France et aux États-Unis. Sa mère, quant à elle, également professeur de lettres classiques, est issue d'une famille de professeurs, dont le représentant le plus illustre est son propre père, le linguiste Charles Bruneau (1883-1969), l'auteur, avec un autre linguiste, Ferdinand Brunot, d'une *Histoire de la langue française*, qui fit longtemps autorité.

Un tel milieu, bien évidemment, ne pouvait que faire une impression profonde sur l'enfant et déterminer ses goûts précoces pour la

1. Voir à ce sujet *Le salon du Wurtemberg*, (1986) roman largement autobiographique.

musique instrumentale, le chant, et surtout pour les questions posées par le langage ; c'est ce qu'il confesse dans *Sur le jadis* (p. 168) :

« Mon grand-père maternel possédait tous les livres de grammaire qui avaient été écrits ou du moins qui devaient être accessibles à ses recherches. Si je ne dispose plus d'aucun de ces volumes, je n'ai pas cessé de m'émouvoir à la moindre locution, à la plus petite étymologie, en quelque langue que ce fût. »

Et il avoue, en 1998, dans un entretien avec Catherine Argand, pour le magazine *Lire*, qu'il continue à jouer du piano, du violon et qu'il lui arrive « même d'écrire des opéras ».

b. Une jeunesse tourmentée

Pourtant sa jeunesse n'est pas particulièrement heureuse. La ville du Havre où réside la famille se relève à peine des violents bombardements qu'elle a subis pendant la guerre :

« La fenêtre donnait sur le port du Havre. C'étaient des ruines, des abeilles, des quais, des rats. C'étaient aussi des sirènes [...] J'avais six ans. Je lisais les contes, les légendes [...]. Je lisais la légende de Polyxène et du tyran de Syracuse. »

Sur le jadis, p. 20

Le souvenir le plus marquant de ses petites classes, c'est « une baraque en bois avec, au milieu de la salle, un poêle à charbon fait de tôles et qui dégageait une odeur affreuse. » (Pascal Quignard par lui-même, in *La mise au silence* sous la direction d'Adriano Marchetti, p. 191).

À deux reprises, à dix-huit mois puis à seize ans, il connaît une période de mutisme et d'anorexie qui menacent gravement sa santé et dont il se libérera grâce à la lecture et avec l'aide d'un oncle, ancien déporté à Dachau, que les privations ont rendu gourmand.

Il termine néanmoins ses études secondaires au lycée de Sèvres, dans la banlieue parisienne. En 1966, il s'inscrit à la Faculté de Nanterre pour suivre, notamment, les cours de deux philosophes renommés : Emmanuel Levinas et Paul Ricœur. Il y obtient une licence de philo-

sophie, en 1968, l'année de la révolte étudiante qu'il considère avec une certaine sympathie mais qui l'éloigne de la philosophie.

c. Les premiers essais

En 1968, il publie chez Gallimard son premier livre, un essai sur un poète lyonnais du ^{xvi}^e siècle : Maurice Scève et sur son chef-d'œuvre : *Délie* (1544). À cette occasion, il est remarqué par le romancier René-Louis des Forêts qui l'entraîne dans l'aventure d'une revue *L'Ephémère* à laquelle participeront des écrivains aussi prestigieux que Michel Leiris, Paul Celan, Henri Michaux ou encore Pierre Klossowski dont les œuvres le marqueront profondément.

d. Le lecteur professionnel

En 1969, il publie un autre essai sur Léopold von Sacher-Masoch, et les éditions Gallimard lui proposent alors un poste de lecteur. Et pendant plus de vingt ans, il va travailler pour cette maison d'éditions, d'abord comme lecteur professionnel puis comme membre du comité de lecture à partir de 1976, et comme membre du comité de Direction, en 1989, enfin comme secrétaire général en 1990.

e. L'érudit et le professeur

En même temps, il poursuit des recherches érudites sur des textes méconnus, travaille à une édition des œuvres complètes de Maurice Scève, effectue des traductions d'auteurs délaissés de l'antiquité grecque et latine, comme Lycophron ou Porcius Latro, et s'intéresse à l'œuvre d'un logicien chinois du ⁱⁱⁱ^e siècle av. J.-C., Kong-Souen Long. Pendant la même période, également, il dispense un enseignement sur la littérature de l'Antiquité, du Moyen-Âge et de la Renaissance, une première fois à l'université de Vincennes, de 1971 à 1974; une seconde fois, de 1988 à 1990, à l'École pratique des hautes études.

f. La musique

Sa pratique instrumentale et son goût pour la musique baroque lui valent d'être nommé, en 1988, conseiller au Centre de musique

baroque, puis, en 1991, Président du Concert des Nations créé en 1989 par Jordi Savall ; peu après, en 1992, il fonde avec le président François Mitterrand le Festival d'opéra et de théâtre baroques au château de Versailles.

g. L'émancipation

C'est ainsi qu'il nomme **la décision qu'il prend de démissionner de tous les postes qu'il occupait jusqu'alors**. En 1993, il abandonne ainsi la présidence du Concert des Nations ; au début de l'année 1994, il dissout le Festival d'art baroque de Versailles et à la fin de la même année, il quitte définitivement les éditions Gallimard.

Cette retraite volontaire lui permet désormais, comme il l'affirmera plus tard¹, de se consacrer entièrement à la littérature et de tenter des formes littéraires « ahurissantes » d'un point de vue commercial. L'accident cardiaque qui lui fait frôler la mort le 26 janvier 1997 ne l'empêchera pas de continuer à s'adonner à ce qui fait sa raison de vivre : la littérature. Il en fait ainsi l'aveu dans un livre qui naît d'ailleurs de cette expérience :

« Une nuit où je me retrouvais à l'hôpital en train de mourir la tête dans un oreiller rempli de sang, je redressai mon visage et mes épaules. J'adossai mon torse nu à l'oreiller. Plus tard je demandai à lire à Monsieur et je me mis à lire. La lecture est l'oubli de soi. Lire en rejetant son sang est malcommode mais lire en mourant est possible. »

Vie secrète, p. 219

2. Une œuvre diverse et complexe

On ne peut qu'être frappé par la variété des thèmes abordés et des genres utilisés dans l'ensemble de l'œuvre de Pascal Quignard (plus de quarante titres) et même à l'intérieur de la plupart de ses livres. Elle s'explique dans une large mesure par la vaste érudition de l'auteur.

Il y a d'abord des essais sur des écrivains du passé comme Maurice Scève (*La Parole de la Délie*, 1968), ou La Bruyère (*Une gêne technique à*

1. Lors d'un entretien accordé à Sylvain Bourmeau, le 13-07-2009.

l'égard des fragments, 1986), ou sur des écrivains contemporains qu'il connaît personnellement et dont il admire les œuvres exigeantes, Michel Deguy (1975) ou René-Louis des Forêts (*Le Vœu de silence*, 1985).

On trouve également des essais sur la peinture (*Georges de La Tour*, 1991), sur la musique (*La Leçon de musique*, 1987, et *La Haine de la musique*, 1996, ou encore *Boutès*, 2008), sur la sexualité (*Le Sexe et l'effroi*, 1994, et *La Nuit sexuelle*, 2007) sur le langage et l'écriture (*Le Nom sur le bout de la langue*, 1993, et *Rhétorique spéculative*, 1995).

Mais c'est dans les traités que s'exprime le mieux l'originalité de Pascal Quignard, que ce soit dans les *Petits traités* (en 8 volumes), écrits de 1981 à 1990, et plus récemment, dans les divers volumes regroupés sous le titre *Dernier royaume*, à savoir :

- *Les Ombres errantes*, 2002, couronnées par le Prix Goncourt ;
- *Sur le jadis*, 2002 ;
- *Abîmes*, 2002 ;
- *Les Paradisiaques*, 2005 ;
- *Sordidissimes*, 2005 ;
- *La Barque silencieuse*, 2009.

« En moi, proclame-t-il alors dans l'avertissement au lecteur de *Dernier royaume*, peu à peu, tous les genres sont tombés. »

Dans ces traités, plus encore que dans ses essais, l'auteur, en effet, ne cesse de juxtaposer sans ordre précis¹ divers fragments de contes ou de légendes à des éléments autobiographiques, de mêler de courts portraits à des réflexions philosophiques ou à des maximes, comme s'il cherchait à réaliser la synthèse de trois œuvres capitales du XVII^e siècle qu'il affectionne particulièrement : Les *Caractères*^{*} de La Bruyère (1696), les *Pensées*^{*} de Pascal (1655-1662) et les *Maximes* de La Rochefoucauld (1665).

Mais il est aussi l'auteur d'ouvrages plus traditionnels, de contes : *Le Lecteur* (1976), *Ethelrude et Wolfram* (1986), *La Voix perdue* (1992),

1. Ce qui peut paraître pour le moins paradoxal puisqu'un traité, par définition, est un ouvrage qui aborde un sujet de façon systématique.

Les septante, 1994, et surtout de romans qui lui ont valu la reconnaissance des critiques, dans un premier temps, puis la faveur du grand public, à partir des *Escaliers de Chambord* (1989) :

- *Carus* (1979), prix des critiques;
- *Les Tablettes de buis d'Aprononia Avitia*, 1984;
- *Le Salon du Wurtemberg*, 1986;
- *Les Escaliers de Chambord*, 1989;
- *Tous les matins du monde*, 1991;
- *La Frontière*, 1992;
- *L'Occupation américaine*, 1994;
- *L'Amour conjugal*, 1994;
- *Terrasse à Rome*, (2000), grand prix du roman de l'Académie Française;
- *Villa Amalia*, 2006.

Il est enfin l'auteur d'un récit autobiographie original : *Vie secrète*, 1998, qui mêle rêve et réalité, poésie et réflexion philosophique, et qui rassemble et développe la plupart des thèmes qui lui tiennent à cœur et qui forment un ensemble cohérent.

3. Unité de l'œuvre

« Être original, c'est être près de l'origine »

Sur le jadis

En dépit de sa diversité, l'œuvre de Pascal Quignard possède de fait une unité certaine, bien que paradoxale puisqu'elle puise sa source, précisément, dans cette diversité même, dans la fragmentation qui en est le principe et dans l'inachèvement qui en est la fin. Chaque œuvre de l'auteur (essai, traité, roman...) ajoute en effet un élément à un ensemble qu'il contribue à édifier peu à peu, quitte à reprendre certains aspects des œuvres antérieures et à laisser la porte ouverte à des développements futurs. Tout en fait semble s'ordonner autour d'un centre unique qui se dérobe sans cesse et que Pascal Quignard nomme le Jadis.

a. *Le jadis ou la scène primitive*

Bien que l'écrivain emprunte à Freud le terme de « scène primitive¹ » (ou scène originaire), il ne se situe pas dans une perspective purement psychanalytique. Par scène primitive, l'auteur de *Tous les matins du monde* entend en effet une scène fondatrice qu'il fait remonter aux origines de l'être, au moment précis de sa conception :

« Je n'étais pas là la nuit où j'ai été conçu. Il est difficile d'assister au jour qui vous précède. »

La Nuit sexuelle, p. 7

Et cette scène proprement inimaginable ne cesse de nous hanter :

« Nous avons un blanc à notre source. Nous éprouvons l'impossible pensée de l'originaire. »

Le Nom sur le bout de la langue, p. 70

Antérieure au temps de l'histoire, elle se situe dans le jadis, ce « déjà il y a eu un jour » qui en est la traduction et qui correspond au « il était une fois » imprécis des contes et des mythes.

« Un autre trait de la scène primitive est qu'elle précède le passé. Elle n'est pas inscrite dans le temps mais avant le temps. Elle est le jadis – le hors mémoire, le passé avant ce qui s'est passé. »

La Nuit sexuelle, p. 25

Paradoxalement, pourtant ce jadis, « première source du temps » est « chronogène », autrement dit, « à la limite du Jamais-survenu [...] il donne le temps à l'homme en ne lui donnant pas la perception de l'origine » (*Sur le jadis*, p. 241).

Mais, en donnant le temps à l'homme, il lui ouvre aussi la perspective de la mort.

1. Pour Freud, la scène primitive est la scène revécue par un garçon quand il assiste à un rapport sexuel entre ses parents et qu'il interprète comme une agression que sa mère subit. Cette scène est à l'origine de ce que le père de la psychanalyse appelle le complexe d'Œdipe.

b. La scène ultime et le fantôme

À l'autre extrémité de la vie se situe en effet une autre scène tout aussi énigmatique, la scène ultime :

« Il se trouve qu'il y a deux scènes qui sont invisibles à toute femme et à tout homme : une primitive, une ultime. »

Vie secrète, p. 109

« Nul ne voit la scène qui le fit. Nul ne voit la scène qui le défera. »

Sordidissimes, p. 65

Pascal Quignard ne croit pas au surnaturel, à une vie après la mort. Selon lui, « il n'y a pas d'arrière-monde. Il n'y a pas de monde futur » (*Vie secrète*, p. 401) à partir desquels on pourrait contempler ces deux scènes. Dans son dernier ouvrage *La Barque silencieuse*, il se proclame même ouvertement athée.

Pourtant le mot « fantôme » revient souvent sous sa plume, dans *Sur le jadis*, par exemple, p. 56 : « Les êtres vivants sont truffés de morts, de fantômes affamés de vie », ou p. 190 : « Il faut croire aux fantômes puisqu'ils courent les rues et habitent nos maisons ».

Mais il n'accorde aucun crédit à cette présence surnaturelle; s'il utilise le mot, c'est uniquement pour signifier combien les scènes originelle et ultime obsèdent les hommes et l'humanité tout entière depuis la nuit des temps.

« Les vivants résident beaucoup plus souvent chez les avant-vivants ou dans le monde des morts qu'ils n'en ont connaissance. »

Sur le jadis, p. 29

c. La formation de l'être

Cependant, entre conception et anéantissement, le développement de l'être humain apparaît à la fois comme un éloignement de la scène originelle et comme une anticipation de la scène ultime; et les œuvres de Pascal Quignard, quoique de façon différente, en marquent les étapes essentielles qui vont toutes dans le sens d'un isolement progressif de l'être.